

Avec « Chroniques des années d'amour et d'imposture », l'écrivain Christophe Fourvel, basé depuis vingt ans près de Besançon, signe un roman de 460 pages foisonnant, symphonique et empreint de nostalgie.



Retrouvez-nous sur **estrepublikain.fr** et sur notre appli mobile

# Mélancolique chronique

« Tout ça est bizarrement fichu et tient chaud, sans doute moins malin que du Houellebecq mais largement aussi consistant », a écrit François Gorin, de Télérama, dans sa critique du nouveau roman de Christophe Fourvel, « Chroniques des années d'amour et d'imposture » (éd. Médiapop, 460 p. 18 €). La comparaison n'est pas fortuite, tant les deux écrivains partagent une certaine "désabusion" dans leur vision de la modernité. Sauf que là où l'auteur de « Sérotonine » dissèque la société au scalpel, celui de « Le Mal que l'on se fait » (prix Marcel Aymé 2014), brosse plutôt au pinceau les tribulations d'une humanité considérée avec tendresse. Une phrase pour l'illustrer ? « Je crois que notre mère a aimé et haï notre père pour cette douceur qui s'épanchait de lui comme la résine d'un arbre blessé. » Et, si le vague à l'âme berce ces « Chroniques » mélancoliques, l'humour, le burlesque et l'érotisme écument au fil des pages.

« J'ai eu envie d'écrire un roman avec plein de personnages et de rebondissements », indique l'écrivain, qui a publié une vingtaine de livres ces vingt dernières années (notamment pour la scène et la jeunesse) et dont le phrasé chantant rappelle les origines marseillaises, même s'il vit

depuis maintenant vingt ans en Franche-Comté, à proximité de Besançon.

**« J'ai eu envie d'écrire un roman avec plein de personnages et de rebondissements »**

« Je voulais aussi tester de nouvelles tonalités. Jusqu'à présent, ma palette évoluait dans le gris-bleu. Là, je me suis dit essayons de mettre du rouge, du vert, du jaune... et voyons ce que ça donne ! Bref, l'objectif était surtout de ne pas m'inspirer de ce que j'avais fait avant et de mettre le plus de couleurs possible. » Un feu d'artifice dans le fond comme dans la forme. D'où le fait que l'on croise ici de la poésie (Rimbaud), là une parodie de manifeste politique, des références au cinéma (Rohmer, Boisset, Wenders) ou encore des clins d'œil à des séries télé (notamment au générique d'Amicalement vôtres, avec les destins des deux protagonistes, ici (Je) et (Je') qui se déroulent en parallèle).

« Ça m'a pris quatre ans », sourit Christophe

Fourvel en éludant les moments de doute et tentations de renoncement propres à l'écriture au long cours. « Et j'ai opéré par strates ». Un peu comme ces Die Klösse (les boulettes, en allemand), du nom des têtes de chapitres qui balisent le récit. « C'est un plat de pommes de terre Est allemand rien qu'avec des pommes de terre que des amis parisiens m'ont fait découvrir, j'ai trouvé là un ressort humoristique. »

De l'humour, des humeurs, mais aussi de l'amour. À commencer par celui des mots. Actuellement en résidence dans un lycée professionnel, Christophe Fourvel, qui anime également régulièrement des ateliers d'écriture, se dit d'ailleurs inquiet de la perte du langage par les jeunes : « Ils ne peuvent plus dire ce qu'ils ont dans la tête et ont du mal avec les nuances. Il y a des scènes assez émouvantes : des gamins qui butent à pouvoir exprimer ce qu'ils ressentent. Pour ma part, je leur dis que le langage ne sert pas à réussir à l'école mais à être plus amoureux. Bien parler, cela permet de construire des histoires d'amour qui sont riches. » Sachant que, comme le disait Chaplin qu'il cite à propos de son nouveau roman : « La vie est une comédie en plan large et une tragédie en plan rapproché. »

**Pierre LAURENT**



Christophe Fourvel : « Ce roman est une manière de chanson burlesque et mélancolique, au milieu du grand chaos. » Photo ER/Ludovic LAUDE